



SALMAN RUSHDIE

Deux ans,
huit mois et
vingt-huit
nuits

roman traduit de l'anglais par Gérard Meudal

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quand il advient – tous les quelques siècles – que se brisent les sceaux cosmiques, le monde des jinns et celui des hommes entrent momentanément en contact. Sous apparence humaine, les jinns excursionnent alors sur notre planète, fascinés par nos désirables extravagances et lassés de leurs sempiternels accouplements sans plaisir.

Venue une première fois sur terre au XII^e siècle, Dunia, princesse jinnia de la Foudre, s'est éprise d'Ibn Rushd (*alias* Averroès), auquel elle a donné une innombrable descendance dotée de l'ADN des jinns. Lors de son second voyage, neuf siècles plus tard, non seulement son bien-aimé n'est plus que poussière mais les jinns obscurs, prosélytes du lointain radicalisme religieux de Ghazali, ont décidé d'asservir la terre une fois pour toutes. Pour assurer la victoire de la lumière sur l'ombre dans la guerre épique qu'elle va mener contre les visées coercitives de ses cruels semblables, Dunia s'adjoint le concours de quatre de ses rejetons et réactive leurs inconscients pouvoirs magiques, afin que, pendant mille et une nuits (soit : deux ans, huit mois et vingt-huit nuits), ils l'aident à faire pièce aux menées d'un ennemi répandant les fléaux du fanatisme, de la corruption, du terrorisme et du dérèglement climatique...

Inspiré par une tradition narrative deux fois millénaire qu'il conjugue avec la modernité esthétique la plus inventive, Salman Rushdie donne ici une fiction aussi époustouflante d'imagination que saisissante de pertinence et d'actualité.

SALMAN RUSHDIE

Membre de l'American Academy of Arts and Letters, "Distinguished Writer in Residence" à l'université de New York, ancien président du PEN American Center, Salman Rushdie a, en 2007, été anobli et élevé au rang de chevalier par la reine Élisabeth II pour sa contribution à la littérature.

DU MÊME AUTEUR

LES ENFANTS DE MINUIT, Stock, 1983 ; Bibliothèque cosmopolite, 1991 ; Plon, 1997 ; 10/18 n° 3097 ; Le Livre de poche n° 3122 ; Folio n° 5029.

LA HONTE, Stock, 1984 ; Plon, 1997 ; Folio n° 5324.

LE SOURIRE DU JAGUAR : UN VOYAGE AU NICARAGUA, Stock, 1987 ; Plon, 1997.

LES VERSETS SATANIQUES, Bourgois, 1989 ; Plon, 1999 ; Pocket n° 10840 ; Folio n° 5343.

HAROUN ET LA MER DES HISTOIRES, Bourgois, 1991 ; 10/18 n° 2402 ;

Plon, 2004 ; Folio n° 5094.

PATRIES IMAGINAIRES, Bourgois, 1993 ; 10/18 n° 2567.

LE DERNIER SOUPIR DU MAURE, Plon, 1996 ; Pocket n° 10164 ; 10/18 n° 3003 ; Folio n° 4949.

EST. OUEST, Plon, 1997 ; Folio n° 5263.

LA TERRE SOUS SES PIEDS, Plon, 1999 ; Pocket n° 10891 ; 10/18 n° 3464 ; Folio n° 5196.

FURIE, Plon, 2001 ; Pocket n° 11641 ; Folio n° 5162.

LE MAGICIEN D'OZ, Nouveau Monde éditions, 2002.

FRANCHISSEZ LA LIGNE... : ESSAIS, 1992-2002, Plon, 2003 ; 10/18 n° 3856.

SHALIMAR LE CLOWN, Plon, 2005 ; Pocket n° 13003.

LENCHANTERESSE DE FLORENCE, Plon, 2008 ; Folio n° 5030.

LUKA ET LE FEU DE LA VIE, Plon, 2010 ; Folio n° 5342.

JOSEPH ANTON : UNE AUTOBIOGRAPHIE, Plon, 2012 ; Folio n° 5654.

Illustration de couverture : © Eugenia Loli

“Lettres anglo-américaines”

Illustration p. 9 :

© Collection privée / Index / Bridgeman images

Titre original :

Two Years Eight Months and Twenty-Eight Nights

Éditeur original :

Random House / Penguin Random House LLC, New York

© Salman Rushdie, 2015

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-06996-4

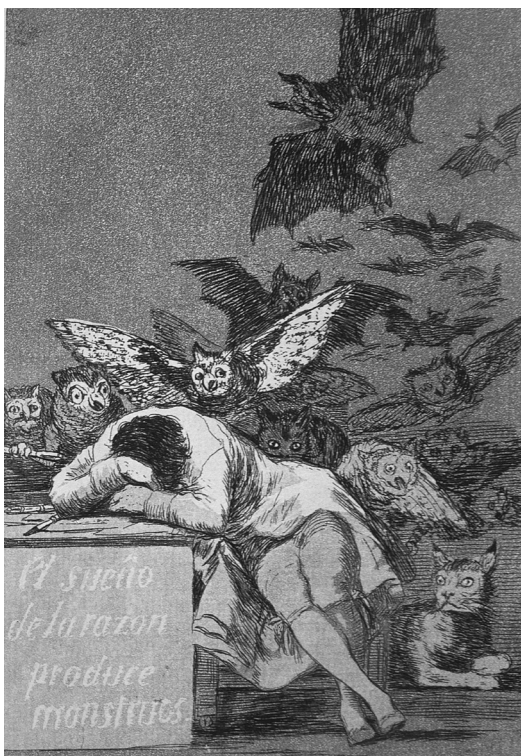
SALMAN RUSHDIE

Deux ans,
huit mois
et vingt-huit
nuits

roman traduit de l'anglais
par Gérard Meudal

ACTES SUD

Pour Caroline.



El sueño de la razón produce monstruos.
Le sommeil de la raison engendre des monstres.

Los Caprichos, n° 43, de Francisco Goya ; la citation complète qui accompagne cette eau-forte au musée du Prado est : "Abandonnée par la raison, l'imagination engendre des monstres impossibles, unie à elle, elle est la mère des arts et la source de leurs merveilles."

On peut croire aux contes de fées sans être un “croyant”. Ils ne contiennent ni théologie, ni dogmes, ni rituels, ni institution, ni prescription d’une certaine forme de comportement. Ils traitent de l’imprévisibilité et du caractère changeant du monde.

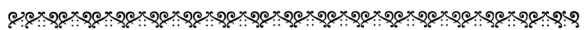
GEORGE SZIRTES

Au lieu de m’efforcer d’écrire le livre que je devais écrire, le roman qu’on attendait de moi, j’ai préféré imaginer le livre que j’aurais aimé lire, le livre trouvé dans un grenier d’un auteur inconnu, d’une autre époque et d’un autre pays.

ITALO CALVINO

Elle vit l’aube approcher et discrètement elle se tut.

Les Mille et Une Nuits



Les enfants d'Ibn Rushd



O n sait très peu de choses, même si on a beaucoup écrit à ce sujet, de la nature véritable des jinns, ces créatures faites de feu sans fumée. Sont-ils bons ou mauvais, diaboliques ou bienveillants, cela fait l'objet d'âpres discussions. Ce que l'on admet généralement, ce sont les caractéristiques suivantes : ils sont fantasques, capricieux, impudiques, ils se déplacent très vite, changent de taille et de forme et réalisent bon nombre de vœux des mortels, hommes et femmes, qu'ils en décident ainsi ou s'y trouvent contraints, et leur perception du temps est radicalement différente de celle des êtres humains. Il convient de ne pas les confondre avec les anges, même si certains récits anciens affirment à tort que le diable en personne, l'ange déchu Lucifer, fils du matin, fut le plus grand des jinns. L'endroit où ils vivent a aussi fait longtemps l'objet de controverses. Certains récits antiques prétendent, de manière calomnieuse, que les jinns vivent ici parmi nous, sur terre, ce prétendu "bas monde", dans des bâtiments en ruine et de nombreuses zones insalubres, décharges, cimetières, latrines, égouts et, chaque fois que c'est possible, dans des tas de fumier. Si l'on en croit ces histoires diffamatoires, on ferait bien de se laver très soigneusement après le moindre contact avec un jinn. Ils sont malodorants et transmettent des maladies. Cependant, les exégètes les plus éminents affirment depuis longtemps ce qu'à présent nous tenons pour vrai : les jinns vivent dans leur propre monde, séparé du nôtre par un voile et ce monde supérieur, parfois appelé Peristan ou Monde Magique, est très vaste, même si sa nature demeure pour nous mystérieuse.

Dire que les jinns sont inhumains revient semble-t-il à énoncer une évidence, cependant les humains ont au moins certaines

caractéristiques en commun avec leurs homologues fantastiques. En matière de foi, par exemple, il existe chez les jinns des tenants de toutes les croyances qui ont cours sur terre, et des incroyants pour qui la notion de dieux et d'anges est aussi étrange que l'est l'existence des jinns pour les humains. Et même si de nombreux jinns sont amoraux, il en est au moins certains, parmi ces êtres tout-puissants, pour connaître parfaitement la différence entre le bien et le mal, entre la voie lumineuse et la voie obscure.

Il y a des jinns qui volent, tandis que d'autres rampent au sol sous la forme de serpents ou bien courent çà et là en aboyant et en montrant les crocs sous l'apparence de chiens géants. Dans la mer et parfois aussi dans les airs, ils prennent l'aspect de dragons. Certains jinns inférieurs sont incapables lorsqu'ils se trouvent sur terre de conserver longtemps leur apparence. Ces créatures amorphes se glissent parfois à l'intérieur des humains par les oreilles, le nez ou les yeux et ils occupent leur corps pendant un moment avant de s'en débarrasser quand ils sont fatigués d'eux. Ce à quoi, malheureusement, les humains qui ont été occupés ne survivent pas.

Les jinns femelles, les jinnias ou goules, sont encore plus mystérieuses, encore plus subtiles et plus difficiles à comprendre puisqu'elles sont des femmes-ombres faites de fumée sans feu. Il existe des jinnias sauvages et des jinnias aimantes mais il se pourrait bien que ces deux sortes différentes de jinnias ne soient en fait qu'une seule et même espèce, qu'un esprit belliqueux puisse être adouci par l'amour et qu'une créature affectueuse, quand elle est maltraitée, puisse s'élever jusqu'à un degré de sauvagerie qui dépasse l'entendement des mortels.

Voici donc l'histoire d'une jinnia, une grande princesse du peuple des jinns, connue sous le nom de Princesse de la Foudre parce qu'elle maîtrisait le tonnerre, qui aima un mortel il y a bien longtemps, au XI^e siècle, comme nous allons le raconter, et de ses nombreux descendants, de son retour dans notre monde après une longue absence où elle tomba de nouveau amoureuse, du moins un certain temps, avant de partir en guerre. C'est aussi l'histoire de nombreux autres jinns, mâles et femelles, certains qui volaient et rampaient, des bons et des méchants et d'autres qui étaient étrangers à toute morale, et c'est enfin l'histoire de cette période de

crise, de cette époque chaotique que nous appelons le temps des étrangetés, laquelle dura deux ans, huit mois et vingt-huit nuits, c'est-à-dire mille nuits plus une. Et s'il est vrai que nous avons vécu un autre millénaire depuis cette époque, nous sommes tous à jamais transformés par ces temps-là. Pour le meilleur ou pour le pire? C'est à notre avenir d'en décider.

En l'an 1195, le grand philosophe Ibn Rushd, autrefois *qadi*, ou juge, de Séville et devenu depuis peu le médecin personnel du calife Abu Yusuf Yaqub dans sa ville natale de Cordoue, fut officiellement discrédité et envoyé en disgrâce en raison de ses idées libérales que ne pouvaient accepter les fanatiques berbères dont le pouvoir grandissant se répandait comme une peste à travers toute l'Espagne arabe ; il fut envoyé en exil intérieur dans le petit village de Lucena aux abords de sa ville natale, un village peuplé de Juifs qui ne pouvaient plus dire qu'ils étaient juifs parce que la précédente dynastie régnante d'El Andalous, les Almoravides, les avait contraints à se convertir à l'islam. Ibn Rushd, philosophe qui n'avait plus le droit d'exposer sa philosophie, dont tous les écrits avaient été interdits et les livres brûlés, se sentit immédiatement chez lui parmi ces Juifs qui ne pouvaient plus dire qu'ils étaient juifs. Il avait été le protégé du calife de la dynastie actuelle, les Almohades, mais les favoris passant de mode, Abu Yusuf Yaqub laissa les fanatiques chasser de la ville le grand commentateur d'Aristote.

Le philosophe qui ne pouvait plus enseigner sa philosophie s'installa dans une modeste demeure aux petites fenêtres sise dans une ruelle dépourvue de pavés où il était terriblement oppressé par le manque de lumière. Il ouvrit une consultation médicale et son statut d'ancien médecin personnel du calife lui attira des patients ; de plus il employa les quelques ressources dont il disposait pour se consacrer à un modeste commerce de chevaux, tout en finançant par ailleurs la fabrication de grandes jarres, les *tinajas*, dans lesquelles les Juifs qui n'étaient plus juifs conservaient et vendaient de l'huile d'olive et du vin. Un jour, peu après le début de son exil, une jeune fille d'environ seize printemps fit son apparition devant sa porte, sans y frapper ni rien faire d'autre pour

interrompre le cours de ses pensées, se contentant de sourire gentiment et de rester là à attendre patiemment qu'il s'aperçoive de sa présence et l'invite à entrer. Elle lui raconta qu'elle était récemment devenue orpheline, qu'elle n'avait aucune source de revenus mais qu'elle ne voulait pas travailler au bordel, qu'elle s'appelait Dunia, ce qui n'avait pas l'air d'un nom juif parce qu'elle n'avait pas le droit de donner son nom juif et qu'étant illettrée, elle ne pouvait l'écrire. Elle lui confia que c'était un voyageur qui lui avait donné ce nom, lequel venait du grec et signifiait "le monde", l'idée lui avait plu. Ibn Rushd, le traducteur d'Aristote, ne voulut pas ergoter avec elle, sachant que ce nom signifiait "le monde" dans suffisamment de langues pour qu'il fût inutile de jouer les pédants. "Pourquoi avez-vous choisi de vous appeler d'un nom qui signifie le monde?" Le regardant droit dans les yeux, elle répondit : "Parce qu'un monde s'écoulera de moi et ceux qui s'écouleront de moi se répandront à travers le monde entier."

En être de raison, il ne soupçonna pas qu'il s'agissait d'une créature surnaturelle, une jinnia, de la tribu des jinns femelles, les jiniri, une grande princesse de cette tribu, engagée dans une aventure terrestre, cherchant à satisfaire sa fascination grandissante à l'égard des hommes en général et des plus brillants d'entre eux en particulier. Il l'accueillit dans sa maisonnette avec le double statut de femme de ménage et d'amante et dans le silence de la nuit elle lui murmura à l'oreille son "vrai" nom juif, *alias* le faux, en lui disant que c'était leur secret. Dunia, la jinnia, était d'une fécondité aussi spectaculaire qu'elle l'avait prophétisé. Au cours des deux ans, huit mois et vingt-huit jours et nuits qui suivirent, elle fut enceinte à trois reprises et chaque fois elle donna naissance à un grand nombre d'enfants, au moins sept, comme on put le voir, et une fois onze, à moins que ce ne soit dix-neuf car les récits sont aussi vagues qu'inexactes. Tous les enfants héritèrent de sa caractéristique la plus remarquable : leurs oreilles n'avaient pas de lobes.

Eût-il été un adepte des arcanes occultes qu'Ibn Rushd aurait compris que ses enfants étaient les rejetons d'une mère qui n'avait rien d'humain, mais il était trop préoccupé par lui-même pour s'en apercevoir (et il nous arrive de penser que ce fut une chance pour lui et pour toute cette histoire que Dunia l'ait aimé pour l'éclat de son esprit, car il était peut-être d'un naturel trop égoïste

pour inspirer l'amour de lui-même). Le philosophe qui ne pouvait plus philosopher craignait qu'ils n'héritent de lui les tristes dons qui étaient à la fois ses trésors et sa malédiction. "Avoir la peau fine, la vue perçante et la langue bien pendue, disait-il, c'est ressentir trop vivement, voir trop clairement et parler trop librement. C'est être vulnérable au monde alors que le monde se croit invulnérable, c'est comprendre son aspect changeant alors qu'il se croit immuable, c'est sentir avant les autres ce qui va se produire, c'est comprendre que l'avenir barbare est en train d'arracher les portes du présent tandis que d'autres se cramponnent au passé vide et décadent. Si nos enfants ont de la chance, ils n'hériteront que de vos oreilles mais il est à craindre que, puisqu'ils sont incontestablement les miens, ils penseront probablement trop et trop vite, auront connaissance trop tôt de trop de choses, y compris de celles qu'il est défendu de penser ou d'entendre."

"Raconte-moi une histoire", demandait souvent Dunia quand ils se couchaient aux premiers temps de leur cohabitation. Il découvrit rapidement qu'en dépit de son apparente jeunesse elle pouvait se montrer exigeante et qu'elle avait des idées bien arrêtées, au lit comme ailleurs. Il était corpulent et elle avait l'air d'un petit oiseau ou d'un phasme, mais il avait souvent le sentiment que c'était elle la plus forte. Elle faisait la joie de ses vieux jours mais exigeait de lui un niveau d'énergie qu'il avait du mal à maintenir. À son âge, quand il allait se coucher tout ce qu'il souhaitait souvent c'était dormir, mais Dunia considérait ses tentatives pour se défilier comme des manifestations d'hostilité. "Si tu restes toute la nuit éveillé à faire l'amour, disait-elle, tu te sens vraiment beaucoup plus reposé que si tu ronfles comme un bœuf pendant des heures. C'est bien connu." À son âge, il n'était pas toujours facile de se mettre dans les conditions requises pour accomplir l'acte sexuel, surtout plusieurs nuits de suite, mais elle voyait dans ses difficultés d'érection liées à l'âge la preuve de son manque d'amour. "Quand tu trouves une femme séduisante, il n'y a jamais de problème, lui disait-elle, peu importe le nombre de nuits d'affilée. Moi, je suis toujours excitée, je peux faire l'amour sans arrêt, je n'ai aucune limite."

Il découvrit que ses ardeurs physiques pouvaient être tempérées quand on lui racontait des histoires, et cela lui apporta quelque

soulagement. “Raconte-moi une histoire”, disait-elle en se blotissant au creux de son bras, de sorte qu’il avait la main posée sur sa tête, et il se disait, bien, me voici tiré d’affaire pour cette nuit, et petit à petit déroulait pour elle l’histoire de son esprit. Il employait des mots que bon nombre de ses contemporains trouvaient choquants parmi lesquels “raison”, “logique” et “science” qui étaient les trois piliers de ses idées occultes les plus cachées, précisément celles qui avaient fait brûler ses livres. Ces mots effrayaient Dunia mais, excitée par sa peur même, elle se serrait plus fort contre lui en disant : “Tiens bien ma tête pendant que tu la remplis de tes mensonges.”

S’il portait profondément en lui une triste blessure, c’est qu’il était un homme vaincu, qu’il avait perdu le grand combat de sa vie contre un Perse alors disparu, Ghazali de Tus, un adversaire mort depuis quatre-vingt-cinq ans. Cent ans auparavant, Ghazali avait écrit un livre intitulé *L’Incohérence des philosophes* dans lequel il attaquait les Grecs tels qu’Aristote, les néoplatoniciens et leurs alliés, les éminents précurseurs d’Ibn Rushd, Ibn Sina et al-Farabi. À un moment donné, Ghazali avait traversé une crise de doute mais l’avait surmontée pour devenir le plus grand pourfendeur de la philosophie de toute l’histoire du monde. La philosophie, raillait-il, est incapable de prouver l’existence de Dieu, voire de prouver l’impossibilité qu’il puisse exister deux divinités. La philosophie affirmait l’enchaînement inévitable des causes et des effets, ce qui revenait à affaiblir le pouvoir de Dieu, lequel, s’il en décidait ainsi, pouvait aisément intervenir pour modifier les effets et rendre les causes inopérantes.

“Que se passe-t-il, demandait Ibn Rushd à Dunia quand la nuit les enveloppait de son silence et qu’ils pouvaient aborder les questions interdites, lorsqu’un flambeau est mis en contact avec une balle de coton ?

— Le coton prend feu, évidemment.

— Et pourquoi prend-il feu ?

— Parce que c’est comme ça, répondait-elle. Le feu lèche le coton et le coton devient partie intégrante du feu, c’est ainsi que les choses se passent.

— C’est la loi de la nature, disait-il, les causes provoquent leurs effets”, et elle hochait la tête sous la caresse de sa main.